



Le temps des cerises

 

*La variété principale, très ancienne, était la cerise
« Pentecôte du Revermont » noire et très sucrée.*

Le « Pentecôte », cerisier à la blanche floraison, très précoce, subit souvent les méfaits du gel. A maturité vers le 10 juin, période souvent pluvieuse, les cerises éclatent et pourrissent très rapidement. Chaque année, des vieux arbres périssent et cette espèce qui n'est plus greffée est en voie de disparition. Cependant, le verger du Musée du Revermont à Cuisiat, gardien des variétés locales, assure la sauvegarde de cet arbre. Le cerisier Sainte-Lucie (prunus mahaleb) et le merisier (prunus avium) présents dans les haies à l'état sauvage sont les porte-greffes du « Pentecôte du Revermont ». Certains paysans-viticulteurs s'étaient spécialisés dans l'art de la greffe fruitière.

La statistique agricole de 1892 dénombrait 450 cerisiers, celles de 1924 et de 1932 recensaient respectivement des récoltes de 50 et 32 quintaux soit : 5000 et 3200 kg...

Aujourd'hui, les « Pentecôte » ne sont plus à la mode de nos goûts, les bigarreaux plus croquants, principalement les « burlat » les ont peu à peu remplacés.

Cette cerise primeure était très attendue sur les marchés de Nantua, Oyonnax, Bourg, Lyon et même Paris et de ce fait, elles ont inspiré de nombreux chroniqueurs qui ont naguère contribué à la réputation de Bolozon.

Journal «L'Abeille du Bugey» du 10 juin 1906

Les premières. Il s'agit des cerises. Elles sont arrivées de Bolozon mardi matin et on les a accueillies avec joie ; elles nous annoncent l'été, la bonne odeur des foins, la fin des frimas. Les cerises de Bolozon sont fameuses dans la contrée. Elles n'avaient déjà point de rivales, quand à dos d'homme, on leur faisait grimper la Serra et descendre le Berthian, quand les poètes moyenâgeux les chantaient ainsi :

Si j'étais roi de Boulouzon,
Je voudrais pour mon escusson,
Sur mon pourtail, emmy les frises.
Inscrit par quelque buon devin.
Un gentil bousquet de cerises,
Sur une lacq rutilant de vin.



L'Abeille du Bugey – 9 juillet 1931

REGRETS

C'est en vers que je voudrais écrire la grande navrance qui m'étreint aujourd'hui, mais qui donc a le temps de rimer ! Aussi vais-je, en simple prose, dire qu'il ne faut plus s'étonner de rien, que tout est bouleversé sur notre terre en folie, qu'il n'y a plus de tradition, plus de mœurs et plus d'enfants, puisqu'en l'année que voici nous n'avons pas encore vu un marchand de cerises de Bolozon. Et je vais prier mes lecteurs de chanter avec moi en chœur :

« Où sont, où sont, où sont les cerises de Bolozon ! »

On nous avait dit, et tout portait à le croire, que 1931 était une année de grâces pour les biens de la terre. Aucune gelée tardive n'avait noirci les jeunes pousses et les fleurs ; aucune grêle désastreuse n'avait broyé les bourgeons et les tendres fruits. Nous avions vu abonder les asperges et les salades, les fraises et les petits pois, et l'on se réjouissait : « A la Saint Jean, nous verrons les cerises comme autrefois ». Mais

« Où sont, où sont, où sont les cerises de Bolozon ! »

Il en est venu de partout, du Midi et des bords du Rhône, du Lyonnais et du Dauphiné, il en est venu des rives du Véron, du Suran et de la Reyssouze, de Challes, de Bôches, de St-Alban, de Mérignat, mais

« Où sont, où sont, où sont les cerises de Bolozon ! »

Où sont-ils, les bolozonais qui nous réveillaient, avec le soleil, en poussant leur cri joyeux : « Aux bigarreaux ! » Où sont-ils, avec leurs blouses, leurs chapeaux de feutre déformés par le vent et la pluie, leurs bottes et leurs hottes recouvertes d'une vieille toile usée, leurs balances noiraudes qui oscillaient brusquement ? Où sont-ils ! Ont-ils vendu en gros le produit de leurs ceriseraies pour rafraîchir les ouvriers du barrage, un des ingénieurs qui fait dresser les puissantes assises de l'œuvre formidable a-t-il trouvé le secret merveilleux pour mêler au ciment les durs noyaux de cerises, les yeux doux des bressanes ont-ils prévalu sur les yeux noirs de bugesiennes ? ...

« Où sont, où sont, où sont les bons marchands de Bolozon ! »

N'ont-ils plus l'humeur voyageuse, la hotte est-elle trop lourde à porter sur la route qui va, le long de la rivière émeraude, jusqu'au beau pont blanc qui festonne le ciel et la montagne : n'aiment-ils plus venir dans notre vieille cité, leur capitale, où jadis leurs pères échangeaient avec les cordonniers des propos aigre-doux et des horions énergiques jusqu'au moment où tous fraternisaient, devant un pot, à l'auberge ? ...

« Où sont, où sont, où sont les bons marchands de Bolozon ! »

Cette foire de la St-Jean sans les beaux petits fruits brillants, quelle tristesse ! Ce printemps si doré, si chaud sans l'appel des bigarreaux, quelle désolation ! Ah, si j'étais une belle fille de la montagne, j'épouserais le dernier marchand de cerises de Bolozon, avec sa hotte, avec sa blouse et ses balances, pour l'entendre me dire, en guise de message d'amour : « Aux bigarreaux ! A vingt sous le kilo ! »

RAYNALD



Josiane FORAY
2018



Témoignage de Martine DELHOMMEAU

- août 2004 -

... J'étais enfant lorsqu'eût lieu la dernière Fête des Cerises, célébrée à la Pentecôte. Je me souviens des flonflons du bal dans la salle des fêtes bondée, des musiciens juchés sur de sobres plateaux de bois façon échafaudage, sans escalier (chaque fois qu'un musicien voulait monter ou descendre, le garde-champêtre traversait tout le bal, son échelle sur l'épaule), du « gueuleton » bien arrosé de la communauté rassemblée.

COMMUNE
DE BOLOZON



DIMANCHE
30 MAI 1948

FÊTE DES CERISES

organisée
AU PROFIT DU SOU DES ÉCOLES

LE JUIF ERRANT et les cerises de Bolozon

D'après la légende publiée le 30 décembre 1894 dans
l'Abeille du Bugey et du Pays de Gex

Condamné par la malédiction divine, en expiation de sa participation à la passion du Christ, à parcourir la terre sans trêve ni repos, jusqu'à la fin des siècles et avec seulement cinq sous en poche, le Juif errant arriva un jour en Bugey, il y a bien longtemps de cela. On était en mai et il longeait la rivière d'Ain en direction de Poncin, quand il s'aperçut que sa besace et sa gourde étaient vides. La faim et la soif le tenaillaient et le soir tombait. Discernant, du côté du matin, les quelques maisons basses de Bolozon, il vint frapper à la porte de la première demandant à boire et à manger. Une voix à l'intérieur lui répondit : « Nous n'avons que l'eau de la rivière et du pain noir bien rassis ». Cela me suffira, affirma-t-il. Et tandis qu'il faisait les cent pas devant la maison, car le Juif errant ne doit jamais rester immobile, n'ayant l'autorisation de s'arrêter que douze heures par siècle, au bout d'un moment un vieillard sortit et lui tendit une miche de pain noir en disant : « C'est tout ce que je possède ».

Issac Laquedem fouilla dans sa poche pour payer le pain, mais la poche était vide. Il s'apprêtait à repartir à la recherche des cinq piécettes perdues, quand le veil homme lui dit : « Gardez le pain, vous me paierez quand vous repasserez par là » « Hélas ! Quand je reviendrai, vous ne serez plus de ce monde. Mais dites-moi ce qui vous manque le plus ». « Je voudrais bien avoir de quoi payer mes impôts ». Issac réfléchit, tira de son sac cinq chétifs petits noyaux qu'il tendit à l'homme en disant « Plantez ça derrière votre maison et vous pourrez payer vos impôts ». Il disparut aussitôt au détour du chemin.

Au printemps suivant, cinq petits cerisiers sortaient de terre et quelques années plus tard le paiement des impôts n'était plus un souci pour les habitants de Bolozon qui allaient vendre leurs belles et bonnes cerises dans toute la contrée.